

TEXTES DE L'ATELIER « ŒUVRES ET VIOLENCES SEXUELLES »

Texte 1 : Christine de Pisan, <i>La Cité des Dames</i> (1405), livre II, chapitres 44 , 45 et 46 (éd. Stock, p. 186-189).....	1
Texte 2 : Marguerite de Navarre, <i>Heptaméron</i> (1559), nouvelle XLV.....	1
Texte 3 : Ronsard, <i>Les Amours</i> (1553), sonnets 20, 41 et 145.....	3
Texte 4 : Cervantès, <i>Nouvelles exemplaires</i> (1613), « La force du sang ».....	4
Texte 5 : La Fontaine, <i>Contes</i> , « La servante justifiée ».....	4
Texte 6 : La Fontaine, <i>Nouveaux contes</i> (1674), « Comment l'esprit vient aux filles ».....	7
Texte 7 : Racine, <i>Britannicus</i> , acte II, scène 2 (1669).....	10
Texte 8 : Crébillon, <i>Les Heureux orphelins</i> (1754) (<i>Œuvres complètes</i> , tome III, Classiques Garnier, p. 62).10	10
Texte 9 : Crébillon, <i>La Nuit et le Moment</i> (1755), histoire de Luscinde.....	12
Texte 10 : Voltaire, <i>Candide</i> (1759), chapitre VIII.....	15
Texte 11 : Voltaire, <i>L'ingénu</i> (1767), chapitre VI.....	16
Texte 12 : Choderlos de Laclos, <i>Les Liaisons dangereuses</i> (1782), lettre XCVI.....	17
Texte 13 : Beaumarchais, <i>La Mère coupable</i> (1792), acte II, scène 1.....	20
Texte 14 : Flaubert, <i>Madame Bovary</i> (1857), deuxième partie, chapitre IX.....	20
Texte 15 : Maupassant, <i>Bel Ami</i> (1885), deuxième partie, chapitre IV.....	21

Texte 1 : Christine de Pisan, *La Cité des Dames* (1405), livre II, chapitres 44 , 45 et 46 (éd. Stock, p. 186-189)

Texte 2 : Marguerite de Navarre, *Heptaméron* (1559), nouvelle XLV

A la requeste de sa femme, un tapissier bailla les Innocens à sa chambriere, de laquelle il estoit amoureux, mais ce fut de telle façon, qu'il luy donnoit ce qui appartenoit à sa femme seule, qui estoit si simple, qu'elle ne put jamais croire que son mary luy tinst un tel tort, combien qu'elle en fut assez avertye par une sienne voisine.

En la ville de Tours y avoit ung homme de fort subtil et bon esperit, lequel estoit tapissier de feu Monsieur d'Orléans, filz du Roy François premier. Et, combien que ce tapissier par fortune de maladie, fut devenu sourd, si n'avoit-il diminué son entendement, car il n'y avoit poinct de plus subtil de son mestier, et aux autres choses: vous verrez comment il s'en sçavoit ayder. Il avoit espousé une honneste et femme de bien, avecq laquelle il vivoit en grande paix et repos. Il craignoit fort à luy desplaire; elle, aussi ne cherchoit que à luy obeir en toutes choses. Mais, avecq la bonne amitié qu'il luy portoit, estoit si charitable, que souvent il donnoit à ses voisines ce qui appartenoit à sa femme, combien que ce fut le plus secretement qu'il pouvoit. Ilz avoient en leur maison une chambriere fort en bon poinct, de laquelle ce tapissier devint amoureux. Toutesfois, craignant que sa femme ne le sceut, faisoit semblant souvent de la tanser et reprendre, disant que c'estoit la plus paresseuse garse que jamais il avoit veue, et qu'il ne s'en esbahissoit pas, veu que sa maistresse jamais ne la battoit. Et, ung jour qu'ilz parloient de donner les Innocens, le tapissier dist à sa femme: "Ce seroit belle aulmosne de les donner à ceste paresseuse garse que vous avez, mais il ne faudroit pas que ce fust de vostre main, car elle est trop foible et vostre cueur trop piteux; si est ce que, si je y voulois employer la myenne, nous serions mieulx serviz d'elle que nous ne sommes." La pauvre femme, qui n'y pensoit en nul mal, le pria d'en vouloir faire l'execution, confessant qu'elle n'avoit le cueur ne la force pour la battre. Le mary, qui accepta volontiers ceste commission, faisant le rigoureux bourreau, fait achepter des verges des plus fines qu'il peut trouver; et, pour monstrier le grand desir qu'il avoit de ne l'espargner poinct, les fait tramper dedans de la saulmure, en sorte que sa pauvre femme eut plus de pitié de sa

chamberiere, que de doubte de son mary. Le jour des Innocens venu, le tapissier se leva de bon matin, et s'en alla en la chambre haulte, où la chamberiere estoit toute seule; et là, luy bailla les Innocens d'autre façon qu'il n'avoit dict à sa femme. La chamberiere se print fort à pleurer, mais rien ne luy vallut. Toutesfois, de paour que sa femme y survint, commença à frapper des verges qu'il tenoit sur le bois du lict, tant que les escorchea et rompit; et ainsy rompues les raporta à sa femme, luy disant: "M'ameye, je croy qu'il souviendra des Innocens à vostre chamberiere." Après que le tapissier fut allé hors de la maison, la pauvre chamberiere se vint gecter à deux genoulx devant sa maistresse, luy disant que son mary luy avoit fait le plus grand tort que jamais on fait à chamberiere. Mais la maistresse, cuydant que ce fust à cause des verges qu'elle pensoit luy avoir esté données, ne la laissa pas achever son propos, mais luy dist: "Nostre mary a bien fait, car il y a plus d'un mois que je suis après luy, pour l'en prier; et, si vous avez eu du mal, j'en suis bien ayse, ne vous en prenez que à moy, et encores n'en a-il pas tant fait qu'il devoit." La chamberiere, voiant que sa maistresse approuvoit ung tel cas, pensa que ce n'estoit pas ung si grand peché qu'elle cuydoit, veu que celle que l'on estimoit tant femme de bien en estoit l'occasion; et n'en osa plus parler depuis. Mais le maistre, voiant que sa femme estoit aussi contante d'estre trompée que luy de la tromper, delibera de la contanter souvent, et gaingna si bien ceste chamberiere qu'elle ne pleuroit plus pour avoir les Innocents. Il continua ceste vie longuement, sans que sa femme s'en apperceut, tant que les grandes neiges vindrent; et tout ainsy que le tapissier avoit donné les Innocents sur l'herbe en son jardin, il luy en vouloit autant donner sur la neige; et ung matin, avant que personne fut esveillé en sa maison, la mena toute en chemise faire le crucifix sur la neige, et, en se jouant tous deux à se bailler de la neige l'un l'autre, n'oblierent le jeu des Innocents. Ce que advisa une de leurs voisines, qui s'estoit mise à la fenestre qui regardoit tout droict sur le jardin, pour veoir quel temps il faisoit; et, voiant ceste villenye, fut si courroucée qu'elle se delibera de le dire à sa bonne commere, afin qu'elle ne se laissast plus tromper d'un si mauvais mary, ny servir d'une si meschante garse. Le tapissier, après avoir fait ses beaulx tours, regarda à l'entour de luy si personne ne le pouvoit veoir; et advisa sa voisine à sa fenestre, dont il fut fort marry. Mais, luy, qui sçavoit donner couleur à toute tapisserie, pensa si bien colorer ce fait, que sa commere seroit aussi bien trompée que sa femme. Et, si tost qu'il fut recouché, fait lever sa femme du lict toute en chemise, et la mena au jardin comme il avoit mené sa chamberiere; et se joua long temps avecq elle de la neige, comme il avoit fait avecq l'autre, et puis luy bailla les Innocens tout ainsy qu'il avoit fait à sa chamberiere; et après s'en allerent tous deux coucher. Quant ceste bonne femme alla à la messe, sa voisine et bonne amye ne faillyt de s'y trouver; et, du grand zele qu'elle avoit, luy pria, sans luy en vouloir dire davantaige, qu'elle vouldist chasser sa chamberiere, et que c'estoit une très mauvaise et dangeureuse garse. Ce qu'elle ne voulut faire sans sçavoir pourquoy sa voisine l'avoit en si mauvaise estime; qui, à la fin, luy compta comme elle l'avoit veue au matin en son jardin avecq son mary. La bonne femme se print à rire bien fort, en luy disant: "Hélas, ma commere, m'ameye, c'estoit moy! - Comment, ma commere? Elle estoit toute en chemise, au matin, environ les cinq heures." La bonne femme luy respondit: "Par ma foy, ma commere, c'estoit moy." L'autre continuant son propos: "Ilz se bailloient de la neige l'un à l'autre, puis aux tetins, puis en autre lieu, aussy privement qu'il estoit possible." La bonne femme luy dist: "Hé! hé! ma commere, c'estoit moy. - Voire, ma commere, ce dist l'autre, mais je les ay veu après, sur la neige, faire telle chose qui me semble n'estre belle ne honneste. - Ma commere, dist la bonne femme, je le vous ay dict et le vous diz encores que c'estoit moy et non aultre, qui ay fait tout cela que vous me dictes; mais mon bon mary et moy nous jouons ainsy privement. Je vous prie, ne vous en scandalisez point, car vous sçavez que nous debvons complaire à noz mariz." Ainsy s'en alla la bonne commere, plus desirante d'avoir ung tel mary qu'elle n'estoit à venir demander celluy de bonne commere. Et, quand le tapissier fut retourné à sa femme, luy fit tout au long le compte de sa commere: "Or regardez, m'ameye, ce respondit le tapissier, si vous n'estiez femme de bien et de bon entendement, longtemps a que nous fussions separez l'un de l'autre; mais j'espere que Dieu nous conservera en nostre bonne amitié, à sa gloire et à nostre bon contentement. - Amen, mon amy, dist la bonne femme; j'espere que de mon costé vous n'y trouverez jamais faulte."

"Il seroit bien incredule, mes dames, celluy qui, après avoir veu une telle et veritable histoire, ne jugeroit que en vous il y ait une telle malice que aux hommes; combien que, sans faire tort à nul, pour bien louer à la vérité l'homme et la femme, l'on ne peut faillir de dire que le meilleur n'en vault rien. - Cest homme-là, dit Parlamente, estoit merueilleusement mauveys, car, d'un costé, il trompoit sa chamberiere, et, de l'autre, sa femme. - Vous n'avez doncques pas bien entendu le compte, dist Hircan, pour ce qu'il est dict qu'il les contanta toutes deux en une matinée; que je trouve ung grand acte de vertu, tant au corps que à l'esperit, de sçavoir dire et faire chose qui rend deux contraires contens. - Et cela est doublement mauvais, dist Parlamente, de satisfaire à la simplesse de l'une par sa mensonge, et à la malice de l'autre par son vice. Mais j'entendz que ces pechez là mis devant telz juges, qu'ilz vous seront tousjours pardonnez. - Si vous assurey-je, dist Hircan, que je ne feray jamais si grande ne si difficile entreprinse, car, mais que je vous rende contente, je n'auray pas mal employé ma journée. - Si l'amour reciproque, dist Parlamente, ne contente le cueur, tout aultre chose ne le peult contenter. - De vray, dist Simontault, je croy qu'il n'y a au monde nulle plus grande peyne que d'aymer et n'estre point aymé. - Il faudroit, pour estre aymé, dist Parlamente, s'adresser aux lieux qui ayment. Mais bien souvent celles qui sont les bien aymées et ne veulent aymer, sont les plus aymées, et ceulx qui sont le moins aymez, ayment plus fort. - Vous me faictes souvenir, dist Oisille, d'un compte que je n'avois pas deliberé de mectre au rang des bons. - Je vous pryé, dist Simontault, que vous nous le dictes. - Et je le feray volontiers," dist Oisille.

Texte 3 : Ronsard, *Les Amours* (1553), sonnets 20, 41 et 145

Sonnet 20

Je voudroi bien richement jaunissant
En pluïe d'or goutte à goutte descendre
Dans le beau sein de ma belle Cassandre,
Lors qu'en ses yeus le somme va glissant.

Je voudroi bien en toreau blandissant
Me transformer pour finement la prendre,
Quand elle va par l'herbe la plus tendre
Seule à l'escart mile fleurs ravissant.

Je voudroi bien affin d'aiser ma peine,
Estre un Narcisse, et elle une fontaine,
Pour m'i plonger une nuit à séjour ;

Et voudroi bien que cette nuit encore
Durât tousjours sans que jamais l'Aurore
D'un front nouveau nous rallumât le jour.

Sonnet 41

Ha, seigneur Dieu, que de grâces écloses
Dans le jardin de ce sein verdelet,
Enflent le rond de deux gazons de lait,
Où des Amours les flèches sont encloses !

Je me transforme en cent métamorphoses,
Quand je te vois, petit mont jumelet,
Ainsi du printemps un rosier nouvelet,
Qui le matin caresse ses roses.

Si Europe avait l'estomac aussi beau,
De t'être fait, Jupiter, un taureau,
Je te pardonne. Hé, que ne suis-je puce !

La baisotant, tous les jours je mordrais
Ses beaux tétins, mais la nuit je voudrais
Que rechanger en homme je me pusse.

Sonnet 145

Entre mes bras qu'ores ores n'arrive
Celle qui tient ma playe en sa verdure,
Et ma pensée en gelante tiedeur,
Sur le tapis de ceste herbeuse rive?

Et que n'est-elle une Nymphé native
De ce bois vert? Par l'ombreuse froideur
Nouveau Sylvain j'alenterais l'ardeur
Du feu qui m'ard d'un flamme trop vive.

Et pourquoi, cieux! L'arrêt de vos destins
Ne m'a fait naître un de ces Paladins,
Qui seuls portaient en croupe les pucelles?

Et qui tâtant, baisant et devisant,
Loin de l'envie et loin du médisant,
Par les forêts vivaient avecques elles?

Texte 4 : Cervantès, *Nouvelles exemplaires* (1613), « La force du sang »

Cuando yo recordé y volví en mí de otro desmayo, me hallé, señor, en vuestros brazos sin honra; pero yo lo doy por bien empleado, pues, al volver del que ahora he tenido, ansimismo me hallé en los brazos de entonces, pero honrada.

Lorsque je revins en moi d'un autre évanouissement, je me trouvai dans vos bras, seigneur, et déshonorée; mais je n'ai point à regretter ce malheur, puisqu'en sortant de l'évanouissement que je viens d'avoir, je me suis de nouveau trouvé dans les bras du même homme qu'alors, mais ayant recouvré l'honneur.

Texte 5 : La Fontaine, *Contes*, « La servante justifiée »

Boccace n'est le seul qui me fournit.
Je vas parfois en une autre boutique.
Il est bien vrai que ce divin esprit
Plus que pas un me donne de pratique .
Mais comme il faut manger de plus d'un pain,
Je puise encore en un vieux magasin;
Vieux, des plus vieux, ou nouvelles nouvelles
Sont jusqu'à cent, bien déduites et belles
Pour la plupart, et de très bonne main.
Pour cette fois la reine de Navarre,
D'un c'était moi naïf autant que rare,

Entretiendra dans ces vers le lecteur.
Voici le fait, quiconque en soit l'auteur.
J'y mets du mien selon les occurrences:
C'est ma coutume; et sans telles licences
Je quitterais la charge de conteur.
Un homme donc avait belle servante.
Il la rendit au jeu d'amour savante.
Elle était fille à bien armer un lit,
Pleine de suc, et donnant appétit;
Ce qu'on appelle en français bonne robe .
Par un beau jour cet homme se dérobe
D'avec sa femme; et d'un très grand matin
S'en va trouver sa servante au jardin.
Elle faisait un bouquet pour madame:
C'était sa fête. Voyant donc de la femme
Le bouquet fait, il commence à louer
L'assortiment; tâche à s'insinuer:
S'insinuer en fait de chambrière,
C'est proprement couler sa main au sein:
Ce qui fut fait. La servante soudain
Se défendit: mais de quelle manière ?
Sans rien gêter: c'était une façon
Sur le marché; bien savait sa leçon.
La belle prend les fleurs qu'elle avait mises
En un monceau, les jette au compagnon.
Il la baisa pour en avoir raison:
Tant et si bien qu'ils en vinrent aux prises.
En cet étrif la servante tomba.
Lui d'en tirer aussitôt avantage.
Le malheur fut que tout ce beau ménage
Fut découvert d'un logis près de là.
Nos gens n'avaient pris garde à cette affaire.
Une voisine aperçut le mystère.
L'époux la vit, je ne sais pas comment.
Nous voilà pris, dit-il à sa servante.
Notre voisine est languarde et méchante.
Mais ne soyez en crainte aucunement.
Il va trouver sa femme en ce moment:
Puis fait si bien que s'étant éveillée
Elle se lève; et sur l'heure habillée,
Il continue à jouer son rolet:
Tant qu'a dessein d'aller faire un bouquet,
La pauvre épouse au jardin est menée.
Là fut par lui procédé de nouveau.
Même débat, même jeu se commence.
Fleurs de voler; tétons d'entrer en danse.
Elle y prit goût; le jeu lui sembla beau.

Somme, que l'herbe en fut encor froissée.
La pauvre dame alla l'après-dinée
Voir sa voisine, à qui ce secret-là
Chargeait le cœur: elle se soulagea
Tout dès l'abord: Je ne puis, ma commère,
Dit cette femme avec un front sévère,
Laisser passer sans vous en avertir
Ce que j'ai vu. Voulez-vous vous servir
Encor longtemps d'une fille perdue ?
A coups de pied, si j'étais que de vous,
Je l'envoyrais ainsi qu'elle est venue.
Comment ! elle est aussi brave que nous.
Or bien, je sais celui de qui procède
Cette piaffe : apportez-y remède
Tout au plus tôt: car je vous avertis
Que ce matin étant à la fenêtre,
(Ne sais pourquoi) j'ai vu de mon logis
Dans son jardin votre mari paraître,
Puis la galande; et tous deux se sont mis
A se jeter quelques fleurs à la tête.
Sur ce propos l'autre l'arrêta coi.
Je vous entends, dit-elle; c'était moi.

LA VOISINE

Voire! écoutez le reste de la fête:
Vous ne savez où je veux en venir.
Les bonnes gens se sont pris à cueillir
Certaines fleurs que baisers on appelle.

LA FEMME

C'est encor moi que vous preniez pour elle.

LA VOISINE

Du jeu des fleurs à celui des tétons
Ils sont passés: après quelques façons
A pleine main l'on les a laissé prendre.

LA FEMME

Et pourquoi non ? c'était moi: votre époux
N'a-t-il donc pas les mêmes droits sur vous ?

LA VOISINE

Cette personne enfin sur l'herbe tendre
Est trébuchée, et, comme je le croi,
Sans se blesser; vous riez ?

LA FEMME

C'était moi.

LA VOISINE

Un cotillon a paré la verdure.

LA FEMME

C'était le mien.

LA VOISINE

Sans vous mettre en courroux:
Qui le portait de la fille ou de vous ?
C'est là le point: car monsieur votre époux
Jusques au bout a poussé l'aventure.

LA FEMME

Qui ? c'était moi: votre tête est bien dure.

LA VOISINE

Ah; c'est assez. Je ne m'informe plus:
J'ai pourtant l'œil assez bon ce me semble:
J'aurais juré que je les avais vus
En ce lieu-là se divertir ensemble.
Mais excusez; et ne la chassez pas.

LA FEMME

Pourquoi chasser ? j'en suis très bien servie.

LA VOISINE

Tant pis pour vous: c'est justement le cas.
Vous en tenez, ma commère m'amie.

Texte 6 : La Fontaine, *Nouveaux contes* (1674), « Comment l'esprit vient aux filles »

Il est un jeu divertissant sur tous,
Jeu dont l'ardeur souvent se renouvelle :
Ce qui m'en plaît, c'est que tant de cervelle
N'y fait besoin, et ne sert de deux clous.
Or, devinez comment ce jeu s'appelle.

Vous y jouez ; comme aussi faisons-nous :
Il divertit et la laide et la belle :
Soit jour, soit nuit, à toute heure il est doux ;
Car on y voit assez clair sans chandelle.
Or devinez comment ce jeu s'appelle.

Le beau du jeu n'est connu de l'époux ;
C'est chez l'amant que ce plaisir excelle :
De regardants, pour y juger des coups,
Il n'en faut point, jamais on n'y querelle.
Or devinez comment ce jeu s'appelle.

Qu'importe-t-il ? Sans s'arrêter au nom,
Ni badiner là-dessus davantage,
Je vais encor vous en dire un usage,
Il fait venir l'esprit et la raison.
Nous le voyons en mainte bestiole.
Avant que Lise allât à cette école,
Lise n'était qu'un misérable oison.
Coudre et filer c'était son exercice ;
Non pas le sien, mais celui de ses doigts ;
Car que l'esprit eût part à cet office,
Ne le croyez ; il n'était nul emploi

Où Lise pût avoir l'âme occupée ;
Lise songeait autant que sa poupée.
Cent fois le jour sa mère lui disait :
Va-t'en chercher de l'esprit malheureuse.
La pauvre fille aussitôt s'en allait
Chez les voisins, affligée et honteuse,
Leur demandant où se vendait l'esprit.
On en riait ; à la fin l'on lui dit :
Allez trouver père Bonaventure,
Car il en a bonne provision.
Incontinent la jeune créature
S'en va le voir, non sans confusion :
Elle craignait que ce ne fût dommage
De détourner ainsi tel personnage.
Me voudrait-il faire de tels présents,
À moi qui n'ait que quatorze ou quinze ans ?
Vaux-je cela ? disait en soi la belle.
Son innocence augmentait ses appas :
Amour n'avait à son croc de pucelle
Dont il crût faire un aussi bon repas.
Mon révérend, dit-elle au béat homme,
Je viens vous voir ; des personnes m'ont dit
Qu'en ce couvent on vendait de l'esprit :
Votre plaisir serait-il qu'à crédit
J'en pusse avoir ? non pas pour grosse somme ;
À gros achat mon trésor ne suffit :
Je reviendrai, s'il m'en faut davantage ;
Et cependant prenez ceci pour gage.
À ce discours, je ne sais quel anneau,
Qu'elle tirait de son doigt avec peine,
Ne venant point, le père dit : « Tout beau ;
Nous pourvoirons à ce qui vous amène,
Sans exiger nul salaire de vous :
Il est marchand et marchande, entre nous :
À l'une on vend ce qu'à l'autre l'on donne.
Entrez ici ; suivez-moi hardiment ;
Nul ne nous voit, aucun ne nous entend,
Tous sont au chœur ; le portier en personne
Entièrement à ma dévotion ;
Et ces murs ont de la discrétion.
Elle le suit ; ils vont à sa cellule.
Mon révérend la jette sur un lit,
Veut la baiser ; la pauvre recule
Un peu la tête ; et l'innocente dit :
Quoi c'est ainsi qu'on donne de l'esprit ?
Et vraiment oui, repart sa Révérence ;
Puis il lui met la main sur le téton.

Encore ainsi ? Vraiment oui : comment donc ?
La belle prend le tout en patience :
Il suit sa pointe ; et d'encor en encor
Toujours l'esprit s'insinue et s'avance,
Tant et si bien qu'il arrive à bon port.
Lise riait du succès de la chose.
Bonaventure à six moments de là
Donne d'esprit une seconde dose.
Ce ne fut tout, une autre succéda ;
La charité du beau père était grande.
Et bien, dit-il, que vous semble du jeu ?
À nous venir l'esprit tarde bien peu,
Reprit la belle ; et puis elle demande :
Mais s'il s'en va ? S'il s'en va ? nous verrons ;
D'autres secrets se mettent en usage.
N'en cherchez point, dit Lise, davantage ;
De celui-ci nous nous contenterons.
Soit fait, dit-il, nous recommencerons
Au pis aller, tant et tant qu'il suffise.
Le pis aller sembla le mieux à Lise.
Le secret même encor se répéta
Par le pater ; il aimait cette danse.
Lise lui fait une humble révérence ;
Et s'en retourne en songeant à cela.
Lise songer ! quoi déjà Lise songe !
Elle fait plus, elle cherche un mensonge,
Se doutant bien qu'on lui demanderait,
Sans y manquer, d'où ce retard venait.
Deux jours après sa compagne Nanette
S'en vient la voir : pendant leur entretien
Lise rêvait : Nanette comprit bien,
Comme elle était clairvoyante et finette,
Que Lise alors ne rêvait pas pour rien.
Elle fait tant, tourne tant son amie,
Que celle-ci lui déclare le tout.
L'autre n'était à l'ouïr endormie.
Sans rien cacher, Lise de bout en bout,
De point en point, lui conte le mystère,
Dimensions de l'esprit du beau père,
Et les encor, enfin tout le phœbé.
Mais vous, dit-elle, apprenez-nous de grâce
Quand et par qui l'esprit vous fut donné.
Anne reprit : Puisqu'il faut que je fasse
Un libre aveu, c'est votre frère Alain
Qui m'a donné de l'esprit un matin.
Mon frère Alain ! Alain ! s'écria Lise,
Alain mon frère ! ah ! je suis bien surprise ;

Il n'en a point ; comme en donnerait-il ?
Sotte, dit l'autre, hélas tu n'en sais guère :
Apprends de moi que pour pareille affaire
Il n'est besoin que l'on soit si subtil.
Ne me crois-tu ? sache-le de ta mère ;
Elle est experte au fait dont il s'agit ;
Si tu ne veux, demande au voisinage ;
Sur ce point-là l'on t'aura bientôt dit :
Vivent les sots pour donner de l'esprit.
Lise s'en tint à ce seul témoignage,
Et ne crut pas devoir parler de rien.
Vous voyez donc que je disais fort bien
Quand je disais que ce jeu-là rend sage.

Texte 7 : Racine, *Britannicus*, acte II, scène 2 (1669)

NÉRON

Excité d'un désir curieux,
Cette nuit je l'ai vue arriver en ces lieux,
Triste, levant au ciel ses yeux mouillés de larmes,
Qui brillaient au travers des flambeaux et des armes,
Belle, sans ornements, dans le simple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.
Que veux-tu? Je ne sais si cette négligence,
Les ombres, les flambeaux, les cris et le silence,
Et le farouche aspect de ses fiers ravisseurs,
Relevaient de ses yeux les timides douceurs,
Quoi qu'il en soit, ravi d'une si belle vue,
J'ai voulu lui parler, et ma voix s'est perdue:
Immobile, saisi d'un long étonnement,
Je l'ai laissé passer dans son appartement.
J'ai passé dans le mien. C'est là que, solitaire,
De son image en vain j'ai voulu me distraire.
Trop présente à mes yeux je croyais lui parler,
J'aimais jusqu'à ses pleurs que je faisais couler.
Quelquefois, mais trop tard, je lui demandais grâce;
J'employais les soupirs, et même la menace.
Voilà comme, occupé de mon nouvel amour,
Mes yeux, sans se fermer, ont attendu le jour.
Mais je m'en fais peut-être une trop belle image,
Elle m'est apparue avec trop d'avantage:
Narcisse, qu'en dis-tu?

Texte 8 : Crébillon, *Les Heureux orphelins* (1754) (Œuvres complètes, tome III, Classiques Garnier, p. 62)

Il y avait déjà longtemps que Rutland était dans cette violente situation, lorsque se promenant seul une nuit

avec Lucie, il se trouva dans un de ces moments de délire où tout cède à la passion, et disparaît devant elle. Il lui parlait de son amour : eh de quoi, en effet, lui aurait-il parlé ! Échauffé par le feu de ses propres expressions, attendri par la douceur avec laquelle Lucie, qui, toute désespérée qu'elle était de l'amour du Chevalier, lui répondait : encouragé par le silence de la nuit, emporté par ses désirs, peut-être, sans savoir bien lui-même ce qu'il voulait, il l'entraîna sous un berceau qui était au bout de son jardin, et dont l'obscurité semblait faite pour favoriser le crime que la violence de son amour et l'égarement de sa raison allaient lui faire commettre. Là, transporté, et ne prenant plus de conseil que de ses désirs, il saisit Lucie avec une fureur qu'elle n'avait encore ni crainte ni éprouvée de sa part, et sans lui laisser le temps ni de s'alarmer, ni de se défendre, il la couvrit de baisers ardents, et si nouveaux pour elle, que ne pouvant, ni ne voulant même faire de cris, que l'éloignement où ils étaient de la maison aurait vraisemblablement rendu inutiles, et qui, quand ils y seraient parvenus, auraient plus servi à manifester le crime de Rutland qu'à le prévenir, elle se servit de toutes ses forces que son trouble et sa terreur lui laissaient, pour échapper de ses bras et tomber à ses genoux. Dans cette suppliante posture, elle le conjura d'une voix tremblante et presque éteinte de vouloir bien l'entendre. Songez, lui dit-elle du ton le plus tendre et le plus pressant, que c'est une fille que vous avez jugée digne d'être votre femme, que vous allez déshonorer. Songez que cette fille infortunée vous doit sa vertu. Ne m'en avez-vous donc inspiré que pour m'en faire perdre le fruit avec tant d'inhumanité. Ah ! Monsieur, rappelez votre raison, vos propres principes, votre honneur enfin, qui ne m'intéresse pas moins que le mien même ; et si ces souvenirs ne vous suffisent pas, soyez du moins touché de la crainte de me perdre. Oui ! je jure à vos pieds de ne point survivre à la honte dont vous voulez me couvrir : toutes vos précautions, tous vos soins, les réparations mêmes que vous pourrez m'offrir, ne m'empêcheront point, je vous le jure encore, de me donner la mort. Ah cruel ! voulez-vous que ce soit à vous que je la doive ; et ne m'avez-vous conservé la vie que pour me forcer à m'en priver moi-même !

Rutland, à qui rien n'était plus nouveau qu'un crime, et qui, pendant le discours de Lucie, avait eu le temps de rentrer en lui-même, étonné, confus, désespéré de ce qui venait de se passer, la releva doucement, et prenant la posture qu'il la contraignait de quitter : C'est à moi, dit-il, c'est à moi, trop aimable Lucie, à expier par la mort le crime affreux que j'ai voulu commettre. Monstre que je suis ! et j'osais me croire de la vertu ! j'osais vous en donner des leçons ! et ce n'est qu'à la vôtre seule que je dois le bonheur de n'être pas dans cet instant le plus scélérat des hommes ! fuyez, Lucie, fuyez un perfide si indigne de vous, et de vos bontés... mais non, interrompit-il, ne le fuyez pas ; soyez témoin de mes regrets, fiez-vous à mes remords, du soin de mon supplice. Mon respect qui, j'ose vous le promettre, ne se démentira plus, vous prouvera mon repentir ; lui seul désormais vous parlera d'une malheureuse tendresse que mon égarement vient de vous rendre encore plus odieuse ; et s'il vous est impossible de douter que je vous adore, du moins ne sera-ce plus par des entreprises que je déteste, et qui m'avilissent tant à mes propres yeux, que je vous en rappellerai le souvenir. Mais, ajouta-t-il en se relevant, sortons d'un lieu que je ne pourrai jamais revoir sans la plus horrible confusion, et venez vous remettre, s'il se peut, de votre trouble, et de l'état affreux où je vous ai plongée.

Lucie avait effectivement besoin de repos ; pâle, tremblante, à demi morte enfin, elle eut de la peine à suivre le Chevalier jusques à la maison. Aussitôt qu'elle fut rentrée dans son appartement, elle le pria d'une voix encore faible et éteinte, de permettre qu'elle se mît au lit. C'était lui ordonner de se retirer ; aussi le fit-il, après s'être encore jeté à ses genoux, en la suppliant d'être tranquille, et d'ajouter une foi entière à son repentir. Lucie ne put lui répondre que par un torrent de larmes ; pour en arrêter le cours, il se hâta de la quitter. Lorsqu'elle se fut assez calmée pour pouvoir se montrer, elle appela ses femmes pour la coucher ; mais, hélas ! qu'elle était éloignée de vouloir se livrer au sommeil ! à peine fut-elle seule, que prenant avec courage le seul parti qu'elle crut convenir à sa vertu, sans que son inexpérience lui permît d'en voir les conséquences et les dangers, elle se leva, choisit dans sa garde-robe l'habit le plus simple qu'elle y pût trouver, renferma dans une commode toutes les pierreries qu'elle avait reçues de Rutland, et qui étaient en

assez grand nombre, et y ajoutant une centaine de guinées qui lui restaient, elle ne s'en réserva que cinq, qu'elle crut pouvoir lui suffire jusques à ce que la Providence, à laquelle elle résolut de se confier, pourvût à ses besoins. Après cet arrangement, dans lequel l'instinct avait beaucoup plus de part que la réflexion, tant elle était hors d'elle-même, elle se détermina à écrire à Rutland, de qui le souvenir lui causait plus de douleur que de colère. Ah ! quel sera son état, se disait-elle, lorsqu'il m'aura perdue ! quelle amertume ma fuite va répandre sur ses jours ! que deviendra-t-il ! mais si je ne le fais pas, que deviendrai-je moi-même ! puis-je compter sur une vertu que j'ai vue se démentir d'une façon si décidée ! que lui serviront ses remords, qu'à éloigner, peut-être, l'occasion de me faire de nouvelles insultes. Ah ! ne nous fions pas à ce que peut la vertu sur un cœur rempli de la passion la plus violente. Que m'importerait que la sienne lui fît horreur du crime qu'il aurait commis, lorsque j'en serais la victime ? Ses remords me rendraient-ils ce dont sa fureur m'aurait privée ! fuyons, n'exposons pas un des plus honnêtes hommes qu'il y ait au monde à un repentir qui ferait le malheur de sa vie, et qui n'empêcherait pas la honte de la mienne. La fuite est l'unique parti qui me reste, puisqu'une malheureuse mais invincible répugnance ne me permet pas de consentir jamais à l'épouser.

Texte 9 : Crébillon, *La Nuit et le Moment* (1755), histoire de Luscinde

CIDALISE.

Mais à propos, vous me devez l'histoire de Luscinde.

CLITANDRE.

Non, toutes réflexions faites, elle vous plairait peu, & je vous ai trompée, quand je vous ai dit qu'elle vous amuserait. C'est une chose si simple, si ordinaire, que je doute qu'elle vaille la peine d'être contée. Figurez-vous que c'est une aventure de carrosse, de ces choses que l'on voit tous les jours, une misère enfin.

CIDALISE.

N'importe, je veux la sçavoir.

CLITANDRE.

Convenez que vous cherchez encore plus à me distraire qu'à vous amuser.

CIDALISE.

Soit ; mais parlez toujours.

CLITANDRE.

Oronte, qui le soir même que j'avois rencontré Julie chez Lucile, s'étoit, en soupant, brouillé, je ne sçais pourquoi, avec Luscinde, s'en alla sans l'en avertir. Comme elle comptoit qu'il la remerciât, & qu'en conséquence elle n'avoit pas fait revenir son carrosse, elle fut aussi piquée de ce procédé qu'elle devoit l'être, & me proposa de la remettre chez elle. Nous nous connoissions depuis long-tems, & même dans une espèce d'intervalle elle avoit paru avoir sur moi quelques vûes. Aussitôt que nous fûmes seules, nous invectivâmes tous deux contre Oronte. Elle me parut si humiliée de ce qui venoit de se passer, que je crus qu'étant aussi sincèrement son ami que je l'étois, je ne pouvois me dispenser ni de l'exhorter à la vengeance, ni même de m'offrir en cas qu'elle prît ce parti-là, qu'au reste je tâchai de lui faire envisager comme le seul qu'elle pût prendre en honneur, après le sanglant affront qu'on lui faisoit. Je n'eus pas de peine à lui prouver qu'il étoit nécessaire qu'elle se vengeât : mais à quelque point que la colère l'animât, je ne la persuadai pas d'abord aussi facilement que je m'en étois flatté, qu'il falloit qu'elle se vengeât dans le moment même. Les propos tendres, dont j'entremêlois mes conseils, me parurent aussi lui faire assez peu

d'impression ; cependant le tems pressoit. Je sentois que si je lui laissois le tems de la réflexion, je la perdrois, ou en supposant qu'elle ne pardonnât pas à Oronte une brusquerie qui n'avoit, selon toute apparence, que quelque jalousie, ou moins encore peut-être pour sujet, qu'il faudroit, pour la déterminer en ma faveur, des soins que je ne me souciois pas de lui rendre. Je me souvins qu'un jour qu'il étoit question de ce qu'on appelle des *impertinences*, elle ne s'étoit pas déclarée contre à un certain point, & qu'elle avoit même dit, en plaisantant, qu'elle les trouvoit moins offensantes que l'indifférence. Mais quelque espérance que j'eusse qu'une impertinence de ma part pourroit la blesser moins que de la part d'un autre, ce moyen me paroissoit un peu violent, & tout pressé que j'étois qu'elle se déterminât, je crus encore devoir lui remontrer le tort qu'elle se faisoit en ne se vengeant pas. Soit que le desir me donnât plus d'éloquence que de coutume, soit, comme il n'arrive que trop souvent aux femmes, dans un mouvement de dépit, que ses réflexions ne fissent qu'ajouter à sa colère, & que par cette raison il me fallût moins pour la persuader, je la trouvai beaucoup plus disposée à me croire qu'elle ne l'étoit dans le premier moment. D'abord que je la sentis ébranlée, je cherchai à la décider pour moi par des discours plus animés que ceux que je lui avois déjà tenus, & la pressai de ne point permettre que je ne reparasse que le plus léger des torts qu'Oronte avoit avec elle. Comme elle ne me répondit point, je crus devoir interpréter son silence en ma faveur, & j'agis en conséquence. Je lui montrois peu de sentimens, mais beaucoup d'ardeur, & il n'est que trop ordinaire que l'un remplace l'autre, & mene même beaucoup plus loin. Elle me dit d'abord que j'étois un insolent, je le sçavois bien ; qu'elle crierait, mais elle ne cria pas ; & quand elle auroit eu recours à quelque chose de si indécent, mon cocher, à moins que je n'eusse crié moi-même, n'auroit pas arrêté. Comme il falloit cependant dire quelque chose à Luscinde, je convins avec elle qu'à la vérité elle pouvoit me trouver un peu trop libre, mais que l'amour, le desir, (excuses éternelles de toutes les impertinences qui se sont faites, se font, & se feront) devoient me justifier à ses yeux ; qu'au reste, puisque l'un & l'autre m'avoient emporté si loin, & que plus je devenois coupable, plus je trouvois de raisons de m'applaudir de mon crime, je me rendrois criminel jusques au bout. Je ne sçais si c'est qu'un ton ferme vous impose presque toujours, ou qu'en même tems que je trouvois, comme je lui disois, des raisons pour m'applaudir de mon crime, elle en trouvoit pour m'excuser ; mais elle s'adoucit au point de me dire simplement que cela étoit ridicule. Quand je n'aurois pas senti, par la foiblesse de cette expression, combien la colère, qu'elle avoit contre moi, s'affoiblissoit, mon parti étoit pris, & je n'en aurois pas plus cessé d'être coupable. Elle n'en douta pas apparemment ; mais quelles que fussent là-dessus ses idées, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'avant que d'arriver chez elle, elle étoit vengée.

CIDALISE.

Mais il n'y a qu'une rue de chez Julie chez elle ?

CLITANDRE.

Cela est vrai, mais elle est longue, & j'ai un Cocher qui a un si prodigieux usage du monde, que je ne remene jamais de femme la nuit, qu'il ne suppose que j'ai des choses fort intéressantes à lui dire, & qu'il ne prenne en conséquence l'allure qu'il croit que je lui commanderois, si je le mettois au fait de mes intentions. Le chemin, par cette attention de sa part, devoit donc beaucoup moins court. D'ailleurs, elle étoit d'une colère, & moi d'un emportement qui devoient nécessairement la déterminer, la rue eût-elle même été beaucoup plus courte. Soit cependant qu'elle eût fait quelques réflexions sur la promptitude singulière avec laquelle elle s'étoit vengée, soit qu'elle craignît qu'Oronte, naturellement ombrageux, n'apprît qu'après l'avoir remenée, j'étois entré chez elle, nous ne fûmes pas plutôt à sa porte, qu'elle reprit le ton majestueux, & me dit que cela étoit infâme, que de ses jours elle n'iroit en carosse avec moi, qu'elle ne m'auroit jamais cru capable d'une insolence pareille avec une femme de sa sorte. Je convins aisément que j'avois été trop vite ; que je ne concevois pas moi-même comment j'avois osé lui manquer à ce point-là ; que j'en étois d'une honte horrible, d'autant plus que de pareilles façons n'étoient guères plus à mon usage qu'au sien, & que

j'osois lui jurer qu'elle étoit la première avec qui je me fusse oublié à ce point-là. Je me doutois qu'une justification, aussi obligeamment tournée, ne lui plairoit pas, & je fus peu surpris de la voir me remercier, avec beaucoup d'aigreur, de la préférence que je lui avois donnée. L'amour, le tendre amour fut encore mon excuse. Pendant qu'elle me querelloit, & qu'entre autres duretés elle me disoit que je la prenois apparemment pour une fille d'Opera, mon carrosse étoit entré dans sa cour ; & je me préparois à la conduire respectueusement chez elle, lorsqu'elle me dit avec emportement qu'elle ne vouloit pas que je descendisse. Je lui représentai d'abord avec douceur qu'il seroit du dernier ridicule que je ne lui donnasse pas la main ; que ses gens & les miens ne sçauroient qu'en penser ; qu'elle ne pouvoit même me montrer de la colère, sans s'exposer à les instruire de ce qui étoit arrivé ; qu'elle se perdrait par cette indiscretion ; que je lui étois trop sincèrement attaché pour la laisser se livrer à des mouvemens qui pouvoient avoir de si fâcheuses suites ; que d'ailleurs il m'étoit impossible de la quitter, sans lui avoir mille fois demandé pardon à ses genoux, & sans avoir, par mon respect, tâché d'obtenir ma grace. Elle ne me répondit à tout cela qu'en voulant sortir impétueusement du carrosse. Je la retins, & paroissant en fureur à mon tour, je lui dis que je ne souffrirois pas qu'elle se perdît. Soit qu'elle jouât tous ces mouvemens pour se réhabiliter un peu dans mon esprit, ou, ce que j'ai plus de peine à croire, qu'elle fût véritablement fâchée, je fus encore fort longtemps sans pouvoir parvenir à la calmer. Enfin, quand elle fut lasse de feindre de la colère, ou d'en avoir, elle me dit qu'elle voyoit bien quel étoit mon projet ; que le desir de l'outrager encore avoit beaucoup plus de part à l'envie que j'avois de descendre avec elle, que le desir de ménager sa réputation ; mais qu'elle sçauroit se dérober à mes insolentes entreprises, & qu'elle ne me parleroit qu'en présence de ses femmes. Eh bien ! Madame, lui répondis-je d'un ton ferme, j'aurai donc le plaisir de les avoir pour témoins de tous les transports que vous m'inspirez. Quoique cette courte réponse & la fermeté de mon ton lui imposassent, elle chercha, mais vainement, à me dérober la peur que je lui faisois, & elle me répondit courageusement : Nous verrons ! Eh bien ! Madame, repliquai-je avec un feint emportement, vous verrez. Là-dessus nous descendîmes de carrosse, moi l'appellant marquise le plus familièrement du monde, & pour ne lui laisser aucun doute sur mes intentions, lui serrant de toutes mes forces la main que je lui tenois. Oh ! tant qu'il vous plaira, Monsieur le Comte, me dit-elle, tout bas ; mais vous n'en partirez pas moins, je vous assure. En honneur ! lui répondis-je, je ne vous conseille point de me le proposer, si vous ne voulez pas vous exposer à une scène qui pourroit ne vous être pas agréable. Dans le fond, comme je vous l'ai dit, je l'effrayois, & la peur qu'elle eut qu'en effet je ne fisse un éclat, la détermina, mais avec toute l'humeur imaginable, à passer avec moi dans ce petit cabinet que vous connoissez, & qui donne sur le jardin. Elle se mit d'abord à s'y promener avec une sorte de fureur. Sûr que cette promenade l'ennuyeroit bientôt, je ne m'y opposai pas, & debout, les yeux baissés, dans un morne silence, j'attendis qu'elle jugeât à propos de s'asseoir. Enfin elle tomba dans un grand fauteuil, la tête appuyée sur une de ses mains, & tout-à-fait dans l'attitude de quelqu'un qui rêve douloureusement. Je ne l'y vis pas plutôt, que je courus me jeter à ses genoux. Elle me repoussa d'abord avec assez de violence ; mais enfin je saisis la main cruelle qui me repoussoit, & l'accablai des baisers les plus ardens. Elle fit, pour la retirer, quelques efforts, dont, tout exagérés qu'ils étoient, je sentis aisément la mollesse. J'ôtai alors la serrer dans mes bras, mais plus avec l'affectueuse tendresse de l'amour qu'avec la brusque pétulance du desir. Quoique je ne crusse pas avoir à la ramener de bien loin, & que sa colère m'eût peu allarmé, je ne pouvois, après le manque de respect dont elle se plaignoit, & qui, à dire la vérité, avoit été un peu violent, ne pas paroître la croire aussi fâchée qu'elle affectoit de l'être, sans lui donner peut-être contre moi plus de fureur encore qu'elle ne vouloit en montrer. Je ne l'aimois pas, mais elle me plaisoit, & quoiqu'elle ne se fût point opposée à l'insolence que je lui avois faite, de façon à me faire penser qu'elle la regardât comme une violence, elle n'y avoit pas mis non plus l'aménité & les graces inséparables du consentement. Enfin, je l'ignorois encore à certains égards, & je ne voulois pas que rien manquât à ma victoire. Un autre peut-être n'auroit cherché à excuser son crime qu'en rejetant sur elle la moitié ; mais quoique je ne sçusse parfaitement qu'il n'avoit tenu qu'à elle que je ne fusse beaucoup moins coupable, je mis tout généreusement sur le compte de mon insolence. Tout en lui faisant des protestations

de respect, j'écartois, mais d'une main qui paroissoit timide, un mantelet, qui, à ne pas mentir, me déroboit d'assez belles choses. Je ne sçais si la façon honnête dont je m'y prenois, & qui en effet annonçoit beaucoup d'égards, l'empêchoit de s'opposer à mes entreprises, ou si, toute à sa colère, elle ne pensoit pas à ce que je faisais ; mais enfin ce mantelet jaloux ne me nuisit plus. J'avois assurément de quoi louer ce qui s'offroit à mes yeux, mais je crus que des transports lui diroient mieux que des éloges, l'impression que j'en recevois, & je l'en accablai. Je crois bien qu'elle avoit peine à concilier le profond respect, dont je me vanter pour elle, avec mes emportemens, & qu'elle voyoit aisément à quel point j'étois en contradiction avec moi-même ; mais elle crut apparemment que je le sentoais aussi-bien qu'elle, & qu'il seroit inutile de me le dire, ou mes transports, auxquels je joignois de tems en tems toute la galanterie imaginable, satisfaisant son amour-propre, & peut-être troublant ses sens, elle n'eut la force ni de les arrêter, ni de me faire honte de mon inconséquence. En paroissant toujours me résister, elle commençoit à s'abandonner dans mes bras. Toutes mes prières cependant n'avoient pu encore en obtenir un regard, & quoique je n'eusse pas besoin de lire dans ses yeux pour m'instruire de ses dispositions & pour m'encourager à en profiter, je voulois, comme je vous l'ai dit, que rien ne manquât à mon triomphe, & je la pressai tendrement de daigner honorer d'un de ses regards un infortuné qui l'adoroit. Enfin j'obtins cette faveur, & comme je m'en étois douté, je trouvai dans ses yeux plus de trouble que de colère. Ce moment de bonté de sa part ne fut pas plus durable que l'éclair. Je la pressai donc encore de me le rendre, & ne l'en pressai pas vainement. Ah ! laissez-moi, Monsieur, me disoit-elle assez tendrement, & s'il se peut, ne vous faites pas haïr davantage. Avec quelque douceur que ces paroles fussent prononcées, je ne pus tranquillement m'entendre dire que j'étois haï, & je pris la liberté de lui demander si c'étoit ainsi qu'elle pardonnoit. Un sourire, plus tendre peut-être qu'elle ne le croyoit elle-même, fut toute sa réponse, & vous n'aurez pas de peine à deviner comment je remerciai sa bouche de ce souiris. Elle s'attendoit si peu à une familiarité de ce genre, qu'elle n'eut pas le tems de s'arranger de façon que je n'obtinsse que les apparences de la faveur que je lui ravissois, & que j'en jouïs aussi délicieusement que si elle me l'eût accordée le plus volontairement du monde. Ce nouveau bonheur que je me procurois, (car vous pensez bien que dans le carrosse mille choses avoient été négligées) n'étoit pourtant pas sans contradiction. Si de tems en tems j'avois lieu de me louer de l'indulgence de Luscinde, plus souvent même elle sçavoit me prouver que je ne lui faisais que violence ; & quoique je sentisse que le desir étoit en elle plus vrai que la colère, cette alternative me blessait. Cependant comment le lui dire, sans lui rendre une liberté dont elle auroit pû abuser contre moi ? Il auroit fallu essayer de nouveaux reproches, me jeter dans de nouvelles justifications, & perdre dans ces misères un tems que je pouvois mieux employer. Je crus, toutes réflexions faites, que le meilleur moyen, que j'eusse pour triompher de son entêtement, étoit de m'entêter à mon tour, & bientôt il ne me fut pas possible de douter que je n'eusse pris le meilleur parti. Aussi-tôt que je la sentis aussi raisonnable que je le desirois, j'achevai de me dépouiller des apparences de respect que je conservois encore à certains égards, & je voulus voir jusques où elle porteroit la clémence. Je ne la trouvai pas d'abord aussi étendue que j'avois cru devoir m'en flatter, & j'eus encore quelques irrésolutions à combattre. Sa résistance me donnant enfin plus d'impatience que de plaisir, & convaincu que j'avois porté les égards bien au-delà de ce que la situation l'exigeoit, je me déterminai, en soupirant, au seul coup d'autorité qui pût terminer cette discussion, & m'en trouvai parfaitement bien. Il est vrai que Luscinde me fit sentir d'abord qu'elle se croyoit encore offensée ; mais je la vis enfin, plus à ce qu'elle étoit qu'à ce qu'elle vouloit paroître, oublier tout à la fois qu'elle aimoit Oronte, & qu'elle ne m'aimoit pas, & trouver dans la vengeance tous les charmes qu'on dit qu'elle a.

Texte 10 : Voltaire, *Candide* (1759), chapitre VIII

Histoire de Cunégonde.

J'étais dans mon lit et je dormais profondément, quand il plut au ciel d'envoyer les Bulgares dans notre beau château de Thunder-ten-tronckh ; ils égorgèrent mon père et mon frère, et coupèrent ma mère par

morceaux. Un grand Bulgare, haut de six pieds, voyant qu'à ce spectacle j'avais perdu connaissance, se mit à me violer ; cela me fit revenir, je repris mes sens, je criai, je me débattis, je mordis, j'égratignai, je voulais arracher les yeux à ce grand Bulgare, ne sachant pas que tout ce qui arrivait dans le château de mon père était une chose d'usage : le brutal me donna un coup de couteau dans le flanc gauche dont je porte encore la marque. Hélas ! j'espère bien la voir, dit le naïf Candide. Vous la verrez, dit Cunégonde ; mais continuons. Continuez, dit Candide.

Elle reprit ainsi le fil de son histoire : Un capitaine bulgare entra, il me vit toute sanglante, et le soldat ne se dérangeait pas. Le capitaine se mit en colère du peu de respect que lui témoignait, ce brutal, et le tua sur mon corps. Ensuite il me fit panser, et m'emmena prisonnière de guerre dans son quartier. Je blanchissais le peu de chemises qu'il avait, je faisais sa cuisine ; il me trouvait fort jolie, il faut l'avouer ; et je ne nierai pas qu'il ne fût très bien fait, et qu'il n'eût la peau blanche et douce ; d'ailleurs peu d'esprit, peu de philosophie : on voyait bien qu'il n'avait pas été élevé par le docteur Pangloss. Au bout de trois mois, ayant perdu tout son argent, et s'étant dégoûté de moi, il me vendit à un Juif nommé don Issachar, qui trafiquait en Hollande et en Portugal, et qui aimait passionnément les femmes. Ce Juif s'attacha beaucoup à ma personne, mais il ne pouvait en triompher ; je lui ai mieux résisté qu'au soldat bulgare : une personne d'honneur peut être violée une fois, mais sa vertu s'en affermit.

Texte 11 : Voltaire, *L'ingénu* (1767), chapitre VI

L'INGÉNU COURT CHEZ SA MAÎTRESSE ET DEVIENT FURIEUX.

À peine l'Ingénu était arrivé, qu'ayant demandé à une vieille servante où était la chambre de sa maîtresse, il avait poussé fortement la porte mal fermée, et s'était élancé vers le lit. Ile de Saint-Yves, se réveillant en sursaut, s'était écriée : « Quoi ! c'est vous ! ah ! c'est vous ! arrêtez-vous, que faites-vous ? » Il avait répondu : « Je vous épouse », et en effet il l'épousait, si elle ne s'était pas débattue avec toute l'honnêteté d'une personne qui a de l'éducation.

L'Ingénu n'entendait pas raillerie ; il trouvait toutes ces façons-là extrêmement impertinentes. « Ce n'était pas ainsi qu'en usait Ile Abacaba, ma première maîtresse ; vous n'avez point de probité ; vous m'avez promis mariage, et vous ne voulez point faire mariage : c'est manquer aux premières lois de l'honneur ; je vous apprendrai à tenir votre parole, et je vous remettrai dans le chemin de la vertu. »

L'Ingénu possédait une vertu mâle et intrépide, digne de son patron Hercule, dont on lui avait donné le nom à son baptême ; il allait l'exercer dans toute son étendue, lorsqu'aux cris perçants de la demoiselle plus discrètement vertueuse accourut le sage abbé de Saint-Yves, avec sa gouvernante, un vieux domestique dévot, et un prêtre de la paroisse. Cette vue modéra le courage de l'assaillant. « Eh, mon Dieu ! mon cher voisin, lui dit l'abbé, que faites-vous là ? — Mon devoir, répliqua le jeune homme ; je remplis mes promesses, qui sont sacrées. »

Ile de Saint-Yves se rajusta en rougissant. On emmena l'Ingénu dans un autre appartement. L'abbé lui remontra l'énormité du procédé. L'Ingénu se défendit sur les privilèges de la loi naturelle, qu'il connaissait parfaitement. L'abbé voulut prouver que la loi positive devait avoir tout l'avantage, et que sans les conventions faites entre les hommes, la loi de nature ne serait presque jamais qu'un brigandage naturel. « Il faut, lui disait-il, des notaires, des prêtres, des témoins, des contrats, des dispenses. » L'Ingénu lui répondit par la réflexion que les sauvages ont toujours faite : « Vous êtes donc de bien malhonnêtes gens, puisqu'il faut entre vous tant de précautions. »

L'abbé eut de la peine à résoudre cette difficulté. « Il y a, dit-il, je l'avoue, beaucoup d'inconstants et de fripons parmi nous ; et il y en aurait autant chez les Hurons s'ils étaient rassemblés dans une grande ville ;

mais aussi il y a des âmes sages, honnêtes, éclairées, et ce sont ces hommes-là qui ont fait les lois. Plus on est homme de bien, plus on doit s'y soumettre : on donne l'exemple aux vicieux, qui respectent un frein que la vertu s'est donné elle-même. »

Cette réponse frappa l'Ingénu. On a déjà remarqué qu'il avait l'esprit juste. On l'adoucit par des paroles flatteuses ; on lui donna des espérances : ce sont les deux pièges où les hommes des deux hémisphères se prennent ; on lui présenta même Mlle de Saint-Yves, quand elle eut fait sa toilette. Tout se passa avec la plus grande bienséance ; mais, malgré cette décence, les yeux étincelants de l'Ingénu Hercule firent toujours baisser ceux de sa maîtresse, et trembler la compagnie.

Texte 12 : Choderlos de Laclos, *Les Liaisons dangereuses* (1782), lettre XCVI

Le Vicomte de Valmont à la Marquise de Merteuil

Je parie bien que, depuis votre aventure, vous attendez chaque jour mes compliments & mes éloges ; je ne doute même pas que vous n'ayez pris un peu d'humeur de mon long silence ; mais que voulez-vous ? j'ai toujours pensé que quand il n'y avait plus que des louanges à donner à une femme, on pouvait s'en reposer sur elle, & s'occuper d'autre chose. Cependant je vous remercie pour mon compte, & vous félicite pour le vôtre. Je veux bien même, pour vous rendre parfaitement heureuse, convenir que, pour cette fois, vous avez surpassé mon attente. Après cela, voyons si de mon côté j'aurai du moins rempli la vôtre en partie.

Ce n'est pas de Mme Tourvel que je veux vous parler ; sa marche trop lente vous déplaît. Vous n'aimez que les affaires faites. Les scènes filées vous ennuient ; & moi, jamais je n'avais goûté le plaisir que j'éprouve dans ces lenteurs prétendues.

Oui, j'aime à voir, à considérer cette femme prudente, engagée, sans s'en être aperçue, dans un sentier qui ne permet plus de retour, & dont la pente rapide & dangereuse l'entraîne malgré elle, & la force à me suivre. Là, effrayée du péril qu'elle court, elle voudrait s'arrêter, & ne peut se retenir. Ses soins & son adresse peuvent bien rendre ses pas moins grands ; mais il faut qu'ils se succèdent. Quelquefois, n'osant fixer le danger, elle ferme les yeux, & se laissant aller, s'abandonne à mes soins. Plus souvent ; une nouvelle crainte la ramène vers lui. Dans son effroi mortel, elle veut tenter encore de retourner en arrière ; elle épuise ses forces pour gravir péniblement un court espace ; & bientôt un magique pouvoir la replace plus près de ce même danger qu'elle venait de fuir avec tant d'efforts. Alors n'ayant plus que moi pour guide & pour appui, sans songer à me reprocher davantage une chute inévitable, elle m'implore pour la retarder. Les ferventes prières, les humbles supplications, tout ce que les mortels dans leur crainte, offrent à la divinité, c'est moi qui le reçois d'elle ; & vous voulez que, sourd à ses vœux, & détruisant moi-même le culte qu'elle me rend, j'emploie à la précipiter la puissance qu'elle invoque pour la soutenir ! Ah ! laissez-moi du moins le temps d'observer ces touchants combats entre l'amour & la vertu !

Eh quoi ! ce même spectacle qui vous fait courir au théâtre avec empressement, que vous y applaudissez avec fureur, le croyez-vous moins attachant dans la réalité ? Ces sentiments d'une âme pure & tendre, qui redoute le bonheur qu'elle désire, & ne cesse pas de se défendre, même alors qu'elle cesse de résister, vous les écoutez avec enthousiasme : ne seraient-ils sans prix que pour celui qui les fait naître ? Voilà pourtant, voilà les délicieuses jouissances que cette femme céleste m'offre chaque jour ! & vous me reprochez d'en savourer la douceur ! Ah ! le temps ne viendra que trop tôt, où, dégradée par sa chute, elle ne sera plus pour moi qu'une femme ordinaire.

Mais j'oublie, en vous parlant d'elle, que je ne voulais pas vous en parler. Je ne sais quelle puissance m'y attache, m'y ramène sans cesse, même alors que je l'outrage. Ecartons sa dangereuse idée ; que je redevienne moi-même pour traiter un sujet plus gai. Il s'agit de votre pupille, à présent devenue la mienne, &

j'espère qu'ici vous allez me reconnaître.

Depuis quelques jours, mieux traité par ma tendre dévote, & par conséquent moins occupé d'elle, j'avais remarqué que la petite Volanges était en effet fort jolie ; & que, s'il y avait de la sottise à en être amoureux comme Danceny, peut-être n'y en avait-il pas moins de ma part, à ne pas chercher auprès d'elle une distraction que ma solitude me rendait nécessaire. Il me parut juste aussi de me payer des soins que je me donnais pour elle : je me rappelais en outre que vous me l'aviez offerte, avant que Danceny eût rien à y prétendre ; & je me trouvais fondé à réclamer quelques droits sur un bien qu'il ne possédait qu'à mon refus & par mon abandon. La jolie mine de la petite personne, sa bouche si fraîche, son air enfantin, sa gaucherie même, fortifiaient ces sages réflexions ; je résolus d'agir en conséquence, & le succès a couronné l'entreprise.

Déjà vous cherchez par quel moyen j'ai supplanté si tôt l'amant chéri ; quelle séduction convient à cet âge, à cette inexpérience. Epargnez-vous tant de peine, je n'en ai employé aucune. Tandis que, maniant avec adresse les armes de votre sexe, vous triomphiez par la finesse ; moi, rendant à l'homme ses droits imprescriptibles, je subjuguais par l'autorité. Sûr de saisir ma proie, si je pouvais la joindre, je n'avais besoin de ruse que pour m'en approcher, & même celle dont je me suis servi ne mérite presque pas ce nom.

Je profitai de la première lettre que je reçus de Danceny pour sa belle, & après l'en avoir avertie par le signal convenu entre nous, au lieu de mettre mon adresse à la lui rendre, je la mis à n'en pas trouver le moyen : cette impatience que je faisais naître, je feignais de la partager, & après avoir causé le mal, j'indiquai le remède.

La jeune personne habite une chambre dont une porte donne sur le corridor ; mais, comme de raison, la maman en avait pris la clef. Il ne s'agissait que de s'en rendre maître. Rien de plus facile dans l'exécution ; je ne demandais que d'en disposer deux heures & je répondais d'en avoir une semblable. Alors correspondances, entrevues, rendez-vous nocturnes, tout devenait commode & sûr : cependant, le croiriez-vous ? l'enfant timide prit peur & refusa. Un autre s'en serait désolé ; moi je n'y vis que l'occasion d'un plaisir plus piquant. J'écrivis à Danceny pour me plaindre de ce refus, & je fis si bien que notre étourdi n'eut de cesse qu'il n'eût obtenu, exigé même de sa craintive maîtresse, qu'elle accordât ma demande & se livrât toute à ma discrétion.

J'étais bien aise, je l'avoue, d'avoir ainsi changé de rôle, & que le jeune homme fit pour moi ce qu'il comptait que je ferais pour lui. Cette idée doublait, à mes yeux, le prix de l'aventure : aussi dès que j'ai eu la précieuse clef, me suis-je hâté d'en faire usage. C'était la nuit dernière.

Après m'être assuré que tout était tranquille dans le château, armé de ma lanterne sourde & dans la toilette que comportait l'heure & qu'exigeait la circonstance, j'ai rendu ma première visite à votre pupille. J'avais tout fait préparer (et cela par elle-même), pour pouvoir entrer sans bruit. Elle était dans son premier sommeil, & dans celui de son âge, de façon que je suis arrivé jusqu'à son lit, sans qu'elle se soit réveillée. J'ai d'abord été tenté d'aller plus avant, & d'essayer de passer pour un songe ; mais craignant l'effet de la surprise & le bruit qu'elle entraîne, j'ai préféré d'éveiller avec précaution la jolie dormeuse, & suis en effet parvenu à prévenir le cri que je redoutais.

Après avoir calmé ses premières craintes, comme je n'étais pas venu là pour causer, j'ai risqué quelques libertés. Sans doute on ne lui a pas bien appris dans son couvent à combien de périls divers est exposée la timide innocence, & tout ce qu'elle a à garder pour n'être pas surprise : car, portant toute son attention, toutes ses forces, à se défendre d'un baiser, qui n'était qu'une fausse attaque, tout le reste était laissé sans défense ; le moyen de n'en pas profiter ! J'ai donc changé ma marche, & sur-le-champ j'ai pris poste. Ici nous avons pensé être perdus tous deux : la petite fille, tout effarouchée, a voulu crier de bonne foi ; heureusement sa voix s'est éteinte dans les pleurs. Elle s'était jetée aussi au cordon de sa sonnette, mais

mon adresse a retenu son bras à temps.

"Que voulez-vous faire", lui ai-je dit alors, "vous perdre pour toujours ? Qu'on vienne, & que m'importe ? A qui persuaderez-vous que je ne sois pas ici de votre aveu ? Quel autre que vous m'aura fourni le moyen de m'y introduire ? & cette clef que je tiens de vous, que je n'ai pu avoir que par vous, vous chargez-vous d'en indiquer l'usage ? " Cette courte harangue n'a calmé ni la douleur, ni la colère ; mais elle a amené la soumission. Je ne sais si mon ton lui prêtait de l'éloquence ; au moins est-il vrai qu'elle n'était pas embellie par le geste. Une main occupée pour la force, l'autre pour l'amour, quel orateur pourrait prétendre à la grâce en pareille position ? Si vous vous la peignez bien, vous conviendrez qu'en revanche elle était favorable à l'attaque ; mais moi, je n'entends rien à rien, et, comme vous dites, la femme la plus simple, une pensionnaire, me mène comme un enfant.

Celle-ci, tout en se désolant, sentait qu'il fallait prendre un parti, & entrer en composition. Les prières me trouvant inexorable, il a fallu passer aux offres. Vous croyez que j'ai vendu bien cher ce poste important : non, j'ai tout promis pour un baiser. Il est vrai que le baiser pris, je n'ai pas tenu ma promesse : mais j'avais de bonnes raisons. Etions-nous convenus qu'il serait pris ou donné ? A force de marchander, nous sommes tombés d'accord pour un second ; & celui-là, il était dit qu'il serait reçu. Alors ayant guidé ses bras timides autour de mon corps, & la pressant de l'un des miens plus amoureusement, le doux baiser a été reçu en effet ; mais bien, mais parfaitement reçu : tellement enfin que l'amour n'aurait pas pu mieux faire.

Tant de bonne foi méritait récompense, aussi ai-je aussitôt accordé la demande. La main s'est retirée ; mais je ne sais par quel hasard, je me suis trouvé moi-même à sa place. Vous me supposez là bien empressé, bien actif, n'est-il pas vrai ? Point du tout. J'ai pris goût aux lenteurs, vous dis-je. Une fois sûr d'arriver, pourquoi tant presser le voyage ?

Sérieusement, j'étais bien aise d'observer une fois la puissance de l'occasion, & je la trouvais ici dénuée de tout secours étranger. Elle avait pourtant à combattre l'amour ; & l'amour soutenu par la pudeur ou la honte ; & fortifié surtout par l'humeur que j'avais donnée & dont on avait beaucoup pris. L'occasion était seule ; mais elle était là, toujours offerte, toujours présente, & l'amour était absent.

Pour assurer mes observations, j'avais la malice de n'employer de force que ce qu'on en pouvait combattre. Seulement, si ma charmante ennemie ; abusant de ma facilité, se trouvait prête à m'échapper, je la contenais par cette même crainte, dont j'avais déjà éprouvé les heureux effets. Hé bien ! sans autre soin ; la tendre amoureuse, oubliant ses serments, a cédé d'abord & fini même par consentir : non pas qu'après ce premier moment les reproches & les larmes ne soient revenus de concert ; j'ignore s'ils étaient vrais ou feints : mais, comme il arrive toujours, ils ont cessé, dès que je me suis occupé à y donner lieu de nouveau. Enfin, de faiblesse en reproche, & de reproche en faiblesse, nous ne nous sommes séparés que satisfaits l'un de l'autre, & également d'accord pour le rendez-vous de ce soir.

Je ne me suis retiré chez moi qu'au point du jour, & j'étais rendu de fatigue & de sommeil : cependant j'ai sacrifié l'une & l'autre au désir de me trouver ce matin au déjeuner ; j'aime, de passion, les mines de lendemain. Vous n'avez pas d'idée de celle-ci. C'était un embarras dans le maintien ! une difficulté dans la marche ! des yeux toujours baissés, & si gros, & si battus ! Cette figure si ronde s'était tant allongée ! rien n'était si plaisant. Et pour la première fois, sa mère, alarmée de ce changement extrême, lui témoignait un intérêt assez tendre ! & la Présidente aussi, qui s'empressait autour d'elle ! Oh ! pour ces soins-là, ils ne sont que prêtés ; un jour viendra où on pourra les lui rendre, & ce jour n'est pas loin. Adieu, ma belle amie.

Du château de... 1er octobre 17...

Texte 13 : Beaumarchais, *La Mère coupable* (1792), acte II, scène 1

Malheureux insensé ! notre sort est rempli. La surprise nocturne que vous avez osé me faire, dans un château où vous fûtes élevé, dont vous connaissiez les détours ; la violence qui s'en est suivie ; enfin votre crime, — le mien... [...] le mien reçoit sa juste punition. Aujourd'hui, jour de Saint-Léon, patron de ce lieu et le vôtre, je viens de mettre au monde un fils, mon opprobre et mon désespoir. Grâce à de tristes précautions, l'honneur est sauf ; mais la vertu n'est plus. Condamnée désormais à des larmes intarissables, je sens qu'elles n'effaceront point un crime... dont l'effet reste subsistant. Ne me voyez jamais : c'est l'ordre irrévocable de la misérable Rosine... qui n'ose plus signer un autre nom.

Texte 14 : Flaubert, *Madame Bovary* (1857), deuxième partie, chapitre IX

Ils arrivèrent à un endroit plus large, où l'on avait abattu des baliveaux. Ils s'assirent sur un tronc d'arbre renversé, et Rodolphe se mit à lui parler de son amour.

Il ne l'effraya point d'abord par des compliments. Il fut calme, sérieux, mélancolique.

Emma l'écoutait la tête basse, et tout en remuant, avec la pointe de son pied, des copeaux par terre.

Mais, à cette phrase :

— Est-ce que nos destinées maintenant ne sont pas communes.

— Eh non ! répondit-elle. Vous le savez bien. C'est impossible.

Elle se leva pour partir. Il la saisit au poignet. Elle s'arrêta. Puis, l'ayant considéré quelques minutes d'un œil amoureux et tout humide, elle dit vivement :

— Ah ! tenez, n'en parlons plus... Où sont les chevaux ? Retournons.

Il eut un geste de colère et d'ennui. Elle répéta :

— Où sont les chevaux ? où sont les chevaux ?

Alors, souriant d'un sourire étrange et la prunelle fixe, les dents serrées, il s'avança en écartant les bras. Elle se recula tremblante. Elle balbutiait :

— Oh ! vous me faites peur ! vous me faites mal ! Partons.

— Puisqu'il le faut, reprit-il en changeant de visage.

Et il redevint aussitôt respectueux, caressant, timide. Elle lui donna son bras. Ils s'en retournèrent. Il disait :

— Qu'aviez-vous donc ? Pourquoi ? Je n'ai pas compris ! Vous vous méprenez, sans doute ? Vous êtes dans mon âme comme une madone sur un piédestal, à une place haute, solide et immaculée. Mais j'ai besoin de vous pour vivre ! J'ai besoin de vos yeux, de votre voix, de votre pensée. Soyez mon amie, ma sœur, mon ange !

Et il allongeait son bras et lui en entourait la taille. Elle tâchait de se dégager mollement. Il la soutenait ainsi, en marchant.

Mais ils entendirent les deux chevaux qui broutaient le feuillage.

— Oh ! encore, dit Rodolphe. Ne partons pas ! Restez !

Il l'entraîna plus loin, autour d'un petit étang, où des lentilles d'eau faisaient une verdure sur les ondes. Des nénuphars flétris se tenaient immobiles entre les joncs. Au bruit de leurs pas dans l'herbe, des grenouilles

sautaient pour se cacher.

— J'ai tort, j'ai tort, disait-elle. Je suis folle de vous entendre.

— Pourquoi ?... Emma ! Emma !

— Oh ! Rodolphe !... fit lentement la jeune femme en se penchant sur son épaule.

Le drap de sa robe s'accrochait au velours de l'habit. Elle renversa son cou blanc, qui se gonflait d'un soupir ; et, défaillante, tout en pleurs, avec un long frémissement et se cachant la figure, elle s'abandonna.

Texte 15 : Maupassant, *Bel Ami* (1885), deuxième partie, chapitre IV

Il trouva Mme Walter dans la petite ruine antique où coule une source. Elle faisait le tour du cirque étroit de colonnettes, d'un air inquiet et malheureux.

Aussitôt qu'il l'eut saluée :

— Comme il y a du monde dans ce jardin ! dit-elle.

Il saisit l'occasion : — Oui, c'est vrai ; voulez-vous venir autre part ?

— Mais où ?

— N'importe où, dans une voiture, par exemple. Vous baisserez le store de votre côté, et vous serez bien à l'abri.

— Oui, j'aime mieux ça ; ici je meurs de peur.

— Eh bien, vous allez me retrouver dans cinq minutes à la porte qui donne sur le boulevard extérieur. J'y arriverai avec un fiacre.

Et il partit en courant. Dès qu'elle l'eut rejoint et qu'elle eut bien voilé la vitre de son côté, elle demanda : — Où avez-vous dit au cocher de nous conduire ?

Georges répondit : — Ne vous occupez de rien, il est au courant.

Il avait donné à l'homme l'adresse de son appartement de la rue de Constantinople.

Elle reprit : — Vous ne vous figurez pas comme je souffre à cause de vous, comme je suis tourmentée et torturée. Hier, j'ai été dure, dans l'église, mais je voulais vous fuir à tout prix. J'ai tellement peur de me trouver seule avec vous. M'avez-vous pardonnée ?

Il lui serrait les mains : — Oui, oui. Qu'est-ce que je ne vous pardonnerais pas, vous aimant comme je vous aime ?

Elle le regardait d'un air suppliant. — Écoutez, il faut me promettre de me respecter... de ne pas... de ne pas... autrement je ne pourrais plus vous revoir.

Il ne répondit point d'abord ; il avait sous la moustache ce sourire fin qui troublait les femmes. Il finit par murmurer : — Je suis votre esclave.

Alors elle se mit à lui raconter comment elle s'était aperçue qu'elle l'aimait en apprenant qu'il allait épouser Madeleine Forestier. Elle donnait des détails, de petits détails de dates et de choses intimes.

Soudain elle se tut. La voiture venait de s'arrêter. Du Roy ouvrit la portière.

— Où sommes-nous ? dit-elle.

Il répondit : — Descendez et entrez dans cette maison. Nous y serons plus tranquilles.

— Mais où sommes-nous ?

— Chez moi. C'est mon appartement de garçon que j'ai repris... pour quelques jours... pour avoir un coin où nous puissions nous voir.

Elle s'était cramponnée au capiton du fiacre, épouvantée à l'idée de ce tête-à-tête, et elle balbutiait :

— Non, non, je ne veux pas ! Je ne veux pas !

Il prononça d'une voix énergique : — Je vous jure de vous respecter. Venez. Vous voyez bien qu'on nous regarde, qu'on va se rassembler autour de nous. Dépêchez-vous... dépêchez-vous... descendez.

Et il répéta : — Je vous jure de vous respecter.

Un marchand de vin sur sa porte les regardait d'un air curieux. Elle fut saisie de terreur et s'élança dans la maison.

Elle allait monter l'escalier. Il la retint par le bras : — C'est ici, au rez-de-chaussée.

Et il la poussa dans son logis.

Dès qu'il eut refermé la porte, il la saisit comme une proie. Elle se débattait, luttait, bégayait : — Oh ! mon Dieu !... oh ! mon Dieu !...

Il lui baisait le cou, les yeux, les lèvres avec emportement, sans qu'elle pût éviter ses caresses furieuses ; et tout en le repoussant, tout en fuyant sa bouche, elle lui rendait, malgré elle, ses baisers.

Tout d'un coup elle cessa de se débattre, et vaincue, résignée, se laissa dévêtir par lui. Il enlevait une à une, adroitement et vite, toutes les parties de son costume, avec des doigts légers de femme de chambre.

Elle lui avait arraché des mains son corsage pour se cacher la figure dedans, et elle demeurait debout, toute blanche, au milieu de ses robes abattues à ses pieds.

Il lui laissa ses bottines et l'emporta dans ses bras vers le lit. Alors, elle lui murmura à l'oreille, d'une voix brisée : — Je vous jure... je vous jure... que je n'ai jamais eu d'amant. — Comme une jeune fille aurait dit : — Je vous jure que je suis vierge.

Et il pensait : — Voilà ce qui m'est bien égal, par exemple.